

SONITA

Prix du Jury Prix du Public
sundance
2016

12 OCTOBRE

Rapper pour briser le silence

Un film de Rokhsareh Ghaem Maghami

TAG/TRAUM présente SONITA un film de Rokhsareh Ghaem Maghami produit par Gerd Haag montage Rune Schweitzer
musique Moritz Denis images Behrouz Badrouji Ali Mohammad Ghafari, Mohammad Haddadi, Afaroo Givi, Torben
Bernard, Paniz Arefi, Ala Mohteshi design sonore Benjamin Benoit producteur exécutif Connie Kellers producteur
délégué Kerstin Krieg coproducteurs Rokhsareh Ghaem Maghami, Aline Schmid

TAG/TRAUM          



Présente



SONITA

Un film de
Roksareh Ghaem Maghami

Avec
Sonita Alizadeh

Iran, Suisse, Allemagne - 2015
Durée : 1H31 – Format : 1,85 – Son : DOLBY 5.1

Matériel téléchargeable sur
www.septiemefactory.com

Presse

Stanislas Baudry
Tél.: 06 77 98 64 68
s.baudry@gmail.com

Associations

Philippe Hagué
Tél.: 06 07 78 25 71
hague.philippe@gmail.com

Distribution

Septième Factory
20, Rue du Neuhof
67100 Strasbourg
nancy.demeritens@septiemefactory.com
saida.kasmi@septiemefactory.com



SYNOPSIS

Si Sonita, 18 ans, avait eu son mot à dire, elle aurait comme parents Michael Jackson et Rihanna. Réfugiée afghane, clandestine en Iran, elle habite depuis dix ans dans la banlieue pauvre de Téhéran. Sonita rêve de devenir une artiste, une chanteuse en dépit des obstacles auxquels elle est confrontée. En effet, sa mère lui réserve un tout autre destin: celui d'être mariée de force et vendue pour la somme de 9000 dollars. Mais Sonita n'entend pas se soumettre : téméraire et passionnée, elle bouscule les codes de cette tradition et décide de se battre pour vivre sa vie.



FEMMES, ENTRE IRAN ET AFGHANISTAN

— Par Carol Mann —

Sociologue, spécialisée dans l'étude du genre et conflits armés.

Sonita, réalisé par la cinéaste iranienne Rokhsareh Ghaem Maghami, sort en France quinze ans après la destruction des Tours Jumelles à New York qui fut suivie par l'invasion de l'Afghanistan, mise en place par les Etats-Unis et les pays de l'OTAN. Le principal effet de la présence occidentale a été l'accès, pour une population largement illettrée, à la société de consommation, aux médias mondialisés par le biais de la télévision, de l'internet et des téléphones portables. Sous les voiles, on arbore des tenues à la mode, entre filles on chante les tubes, voire du rap comme le montre *Sonita*, mais les femmes n'ont pas le droit de monter sur scène en Afghanistan et en Iran. Des filles vont à l'école mais si l'on connaît à peu près le nombre qui s'y rend à la rentrée, celles qui abandonnent la scolarité au bout de quelques mois, parfois quelques années, pour cause de mariage ne sont guère comptabilisées. Le niveau de santé général s'est amélioré, mais, en dépit des milliards investis, les mortalités maternelles et infantiles demeurent parmi les plus élevées au monde. On construit des hôpitaux, mais de là à permettre aux jeunes mères, d'ailleurs de plus en plus jeunes, d'y accoucher, c'est encore autre chose. La situation est bien pire dans les nombreuses provinces (plus de 50% du territoire) contrôlées par les Talibans d'aujourd'hui, appellation qui recouvre des groupes armés souvent rivaux, mais réunis par une pratique d'un Islam fondamentaliste salafiste hautement politisé. Une partie de la famille de notre héroïne *Sonita* a fui de l'autre côté de la frontière la plus proche, celle de l'Iran où vit tant bien que mal une population réfugiée qui se renouvelle au fil des guerres depuis l'invasion soviétique de 1979.



On évalue le chiffre des immigrés afghans clandestins à environ trois millions. Les conditions sont dures, mais néanmoins l'Iran offre une certaine ouverture sur le monde, inimaginable en Afghanistan. Dans la zone frontalière avec l'Iran, où est née la jeune femme, le grand tchador noir à l'iranienne reste de mise. Les femmes sont soumises à un asservissement aux Talibans et à un code de lois orales qui se fondent sur le droit pre-islamique, bien plus sévère que la Charia. Les mariages sont non seulement arrangés, mais contraints: la condition principale étant de réunir les fonds qui permettent de payer ce qu'on appelle la compensation matrimoniale. Cette transaction est traditionnellement appelée «le prix du lait» (shir bahāi), dans le monde persanophone. Le mari devient alors le propriétaire du labeur et des capacités de procréation de son épouse, au même titre que de son bétail. Les hommes travaillent des décennies durant pour réunir la somme requise, ce qui explique l'énorme différence d'âge si fréquente entre les conjoints. Et la valeur pécuniaire de la mariée est d'autant plus élevée qu'elle est jeune, voire très jeune. La notion de l'enfance, invention tardive du Siècle des Lumières, n'existe pas dans cette partie du monde où le destin de chacun est conditionné par le sexe biologique et cela quasiment dès la naissance. Les sommes encaissées sont immédiatement remises en circulation pour marier le fils qui aura également besoin de ce capital pour acquérir une épouse à son tour, c'est cette problématique qui est au centre de l'histoire de ce film.

Sonita possède une personnalité remarquablement forte: enfant bien de son époque, elle sait qu'il y a des alternatives à la condition qu'on veut lui imposer. Elle est prête à se battre. Si elle avait grandi en Afghanistan et exprimé de pareils désirs, il est probable qu'elle aurait été séquestrée, poussée à se suicider, voire tuée par ses proches, les rares chanteuses afghanes sont régulièrement menacées de mort. Mais Sonita a choisi la lutte, par le rap: ses chansons mettent en mots les revendications de millions de fillettes afghanes qui ont enfin trouvé une remarquable porte-parole.



LE DOCUMENTAIRE AU FEMININ, UN GENRE MINEUR ?

— Par Asal Bagheri —

Sémiologue et spécialiste du cinéma iranien.

Le cinéma iranien, prolifique à l'intérieur et reconnu à l'extérieur, fait aujourd'hui partie des noms importants de cette industrie dans le monde. Présent dans les festivals de renom depuis les années 60, il produit en moyenne 80 films par an depuis le milieu des années 80. Cette année, on compte 170 longs-métrages de fiction officiellement inscrits au Festival de Fajr, l'événement cinématographique incontournable en Iran depuis 34 ans.

C'est le cinéma d'Abbas Kiarostami, avec la Palme d'or pour *Le goût de la cerise* en 1997, qui a attiré l'attention des festivals vers le cinéma iranien. Mal aimé et mal connu dans son pays, jugé apolitique et «trop art et essai», Kiarostami n'a connu le succès véritable dans son pays qu'après sa mort. En juillet 2016, un tapis rouge a été déroulé pour accueillir sa dépouille qui arrivait de France, ce pays qui l'admirait tant. Son style minimaliste, navigant entre documentaire et fiction, utilisant la mise en abîme comme élément signifiant et travaillant avec des acteurs non professionnels, a donné naissance à un style cinématographique mal imité à maintes reprises par les jeunes cinéastes iraniens avides de se faire connaître à l'étranger.



Mais le cinéma iranien a été connu auprès du grand public dans le monde avec *Une séparation* d'Asghar Farhadi, sorti en 2011 en France et vu par un million de spectateurs. Comme Kiarostami, Farhadi est devenu un habitué du tapis rouge cannois. Son nouveau film «Le Client», en compétition officielle, a remporté le prix du scénario et le prix d'interprétation masculine. Ceci vient compléter la longue liste des cinéastes iraniens reconnus internationalement tels que Jafar Panahi, Bahman Ghobadi et Mohsen Makhmalbaf, entre autres.

Autant le cinéma de fiction iranien est devenu un label de qualité dans le monde, autant son industrie documentaire est peu connue.

Les premiers films réalisés en Iran étaient tous des documentaires d'Ebrahim Khan, photographe de la cour du roi Nassereddin Shah. Ces films, réalisés sur ordres du monarque et réservés à la famille royale, évoquaient la vie à la cour. C'est en 1930 que le premier film muet de fiction *Abi et Rabi* réalisé par Ovanes Ohanian voit le jour.

Longtemps le cinéma documentaire était considéré comme l'enfant pauvre du cinéma iranien. C'est dans les années 50 que le documentaire prend son envol avec la constitution d'un courant «l'Ecole de Syracuse», né d'une coopération entre les Etats-Unis et le bureau des Beaux-Arts iraniens. 400 films (documentaires et fictions) tous au service et sous contrôle de l'Etat, mais souvent de bonnes qualités, sont réalisés entre 1954 et 1963 par des cinéastes formés par les Américains. L'une des caractéristiques prégnantes de ces films était de confondre le style documentaire et de la fiction, d'utiliser habilement des symboles pour dénoncer la politique de l'époque et éviter la censure.

Parallèlement à l'arrivée des premières promotions du groupe de Syracuse, d'autres grands noms surgissent. Formés dans les universités occidentales, ils se démarquent de la production commerciale de l'époque et tentent de dresser une critique amère de leur société. Ebrahim Golestan, leur aîné, apparaît comme la figure emblématique de ce mouvement. Il ouvre la voie en 1953 avec son premier film documentaire *De la goutte à la mer*. Les plus jeunes tels que Manouchehr Tayeb, Kamran Shirdel, Khosro Sinai, Hajir Dariush, Fereydoun Rahnama ou encore Nasser Taghvayi vont rapidement suivre son exemple.

37 ans après la révolution islamique, le cinéma documentaire iranien représente une production moyenne de 1500 documentaires par an. Cette éclosion s'explique d'emblée par les fruits des innovations technologiques qui ont permis une démocratisation du matériel de réalisation et par une censure moins sévère qui se préoccupe davantage des fictions distribuées largement à l'échelle nationale. Malgré tout, le cinéma documentaire iranien peine à trouver des salles de projection et a par conséquent du mal à sortir d'un cercle fermé, d'un entre-soi. Il existe pourtant des initiatives comme celle du Festival Cinéma Vérité à Téhéran qui depuis 10 ans consacre toute sa programmation à cette production. On peut citer entre autres comme documentaristes hommes : Mohsen Abdolvahhab, Masoud Bakhshi, Reza Haeri, Bahman Kiarostami, Arash Lahouti, Mojtaba Mirtahmasb, Mohammad-Reza Moghadasian, Ebrahim Mokhtari, Naser Naserpour, Mehrdad Oskoui, Naser Saffarian ou encore Mohammad Shiravani. En ce qui concerne les femmes, des noms tels que Rakhshan BaniEtemad, Rokhsareh Ghaemmaghani, Mahnaz Mohammadi, Parivash Nazarieh, Mahvash Zya-Sheykhol-Eslam peuvent être soulignés, entre autres.

La révolution iranienne, faite par des hommes et des femmes, a permis à ces dernières de descendre dans les rues et de revendiquer leurs droits. Demandes qui n'ont pas été prises en compte une fois la république islamique mise en place. Malgré toutes les lois fragilisant la condition des femmes, ces dernières restent dans la sphère publique. La République Islamique, en voilant ses femmes et en leur imposant les codes de «modestie» («effab») à la vie comme à l'écran. A l'instar de cette présence forte dans la sphère publique, le cinéma de fiction a aujourd'hui à son actif plus d'une vingtaine de réalisatrices contre seulement deux avant la révolution.

Avant la révolution de 1979 on compte un seul documentaire réalisé par une femme. Il s'agit de *La maison est noire* réalisé en 1963 par la grande poétesse Ferozgh Farokhzad. Aujourd'hui, le nombre de documentaristes femmes est important et elles sont chaque année plus nombreuses.

La représentation de la femme à l'écran a connu bien des bouleversements depuis le début du cinéma en Iran. Longtemps «objet» maltraité par le scénario et la mise en scène dans les «films farsis», modèle dominant du cinéma iranien jusqu'à la révolution de 1979, la femme était cantonnée à la danse, au chant, à la rixe; le personnage féminin finit par disparaître de l'écran avec la révolution, pour ne réapparaître que dans des rôles de mères pieuses. Mais aujourd'hui, les familles monoparentales, le divorce et les femmes qui se battent pour leurs droits sont devenues les leitmotifs du septième art en Iran.

S'il est vrai que la communauté internationale s'intéresse de plus en plus aux films iraniens portant sur des sujets concernant les femmes et leurs revendications, elle n'accorde pas toujours la place que les réalisatrices iraniennes méritent. La cinéaste iranienne la plus emblématique est Rakhshan Bani-Etemad. Réalisatrice de fiction et documentariste, elle réalise sa première fiction «Banlieue» en 1987. Depuis, elle a toujours navigué entre documentaire et fiction pour dépeindre les maux de sa société. Les femmes sont les personnages principaux des films socio-réels de Bani-Etemad. Leur combat de tous les jours en tant que mère, ouvrière, prostituée, candidate aux élections, etc. est montré par la réalisatrice d'une manière sincère et engagée. Avec sa quatrième fiction, *Nargess* (1992), la réalisatrice brise un tabou important en peignant un triangle amoureux. Depuis, elle n'a cessé de bouleverser les tabous de la société iranienne. Dans un genre différent, Tahmineh Milani est un autre nom à retenir dans le cinéma féminin iranien. La rébellion des femmes contre leur mari et/ou la société patriarcale est le sujet favori de cette cinéaste connue pour son style franc et commercial. Sa comédie sur la relation de couple, *Cessez-le-Feu* (2006), a été un des plus importants succès du cinéma post-révolutionnaire et a bouleversé les stéréotypes du genre (gender) en faisant de la femme le personnage dominant du couple et en rendant l'homme féminisé, assujéti, loin de la représentation du couple patriarcal. En suivant le chemin de ces cinéastes, d'autres femmes ont commencé à faire des films de fiction : Pouran Derakhshandeh, Samira Makhmalbaf, Niki Karimi, Manijeh Hekmat, Parisa Bakhtavar, Mona Zandi-Haghighi, Marzieh Meshkinpour, Ayda Panahandeh, Tina Pakravan. Elles font partie de la longue liste de femmes cinéastes en Iran.

Malgré ce développement du cinéma autorisé par les instances iraniennes, certains sujets restent toujours difficiles voire impossibles à aborder. Ainsi, les contestations de la rue contre le régime, les sujets politisés, la promiscuité physique entre l'homme et la femme et le chant des femmes, entre autres, font partie des lignes rouges à ne pas dépasser. Ceci oblige les cinéastes à faire de leur cinéma une chorégraphie plus pudique, plus symbolique et plus implicite, et à créer une particularité iranienne ou, en somme, une «iranité».



ENTRETIEN

— Roksareh Ghaem Maghami —

Réalisatrice

Parlez-nous de votre film...

Mon film s'intitule *Sonita*. Il retrace l'histoire d'une jeune immigrante afghane qui rêve de devenir une chanteuse de rap, alors que sa famille a le projet de la marier de force, pour la somme de 9 000 \$.

Comment est né le projet de ce documentaire ? Comment s'est faite la rencontre avec Sonita ?

J'ai rencontré Sonita grâce à ma cousine qui travaillait comme animatrice sociale au sein d'une Organisation Non Gouvernementale « House of Affection » qui milite auprès des enfants des rues et les orphelins. Elle m'a parlé de Sonita, de son projet de faire de la musique et de son besoin d'établir des connections dans ce milieu. J'ai alors rencontré Sonita. Elle était très ambitieuse. C'est comme ça que j'ai commencé à m'intéresser à elle. Peu de temps après j'ai eu envie de faire un documentaire. Ce qui m'intéressait chez Sonita c'était qu'elle nourrissait beaucoup de rêves. Je ne voyais aucun avenir pour elle. Son destin tragique m'interpellait. Même si le gouvernement iranien la reconnaissait comme citoyenne, le gouvernement afghan, lui, ne la reconnaissait pas ! Elle ne pouvait pas obtenir de pièce d'identité, ni aucun papier. Elle ne pouvait pas non plus aller à l'école, ni voyager. Elle ne pouvait rien faire.



Il semble que le sujet du documentaire ait changé au contact de Sonita.

Je voulais faire un film qui aborde la situation difficile des jeunes immigrants en Iran, pour la plupart abandonnés à leur sort par leurs parents, une fois la frontière passée. Et puis j'ai eu envie de la suivre dans sa vie et d'observer ce qu'elle faisait de ses rêves. Je voulais faire un film sur un jeune qui était dans sa situation. Je ne voulais pas spécialement engager le sujet du mariage forcé. Je savais que c'était une tradition courante en Afghanistan, mais ce n'était pas le sujet de mon film. J'étais plus focalisée sur les sujets de la discrimination, l'éducation et la justice mais par la force des événements, ce thème est devenu central.

Pouvez-vous nous expliquer comment vous êtes devenu un personnage de votre propre documentaire ? Il apparaît que ce n'était pas une volonté de votre part, que la situation était telle que vous n'aviez pas le choix. Est-ce correct ?

Effectivement, je ne voulais pas apparaître dans le film. C'est pour cela qu'on fait le choix de devenir réalisateur de documentaire, parce qu'on veut filmer d'autres personnes. Mais quand j'ai vu que l'ONG n'allait pas lui venir en aide, j'ai pensé que c'était important de le faire... Je devais réfléchir au processus de production et avant toute chose à la décision que je voulais prendre. C'est alors qu'il m'a semblé nécessaire que j'apparaisse dans le film, de devenir un personnage, autrement, cela aurait été très étrange que ses problèmes soient résolus de façon magique. Il n'y avait pas d'autres choix. J'y ai longuement réfléchi. J'étais convaincue que nous ne pouvions pas juste enregistrer, nous devons intervenir.



De manière générale, pensez-vous qu'un réalisateur de documentaire doit rester objectif et suivre ses personnages dans la vie ? Pensez-vous qu'il est important de ne pas intervenir ?

Au-delà d'intervenir ou de ne pas intervenir, il doit surtout montrer ce qu'il fait. Ce qui est important, c'est de rester intègre. Il y a un moment où, si vous pouvez venir en aide et que c'est facile de changer le cours des événements, alors il faut le faire. Dans le cas de Sonita, nous aurions pu rentrer avec elle en Afghanistan et filmer son mariage forcé, mais je ne pouvais me résoudre à l'idée de l'abandonner à son sort. Je me suis sentie obligée d'intervenir. Pour le reste, ce n'est pas mon rôle d'intervenir, certains désastres ne peuvent être évités.



ENTRETIEN

— Sonita Alizadeh —

Il y a tellement d'émotion, d'intensité, de passion dans ce film... Pourquoi avez-vous choisi le rap pour partager votre message ?

En fait je ne voulais pas spécialement devenir rappeuse, j'ai choisi le rap car c'était plus adapté que la pop musique. Je cherchais juste un moyen de partager mon histoire. J'avais tellement de choses à dire et le rap permet de dire plus de choses voilà tout. D'une manière ou d'une autre, j'étais prête pour ça !

C'était désormais mon tour après avoir été celui de mes sœurs d'être vendue, mariée de force, au nom de la tradition. C'est une chose courante dans mon pays. Malgré tout j'aime certaines traditions en Afghanistan, j'ai grandi avec. Mais je n'aime pas toutes les traditions, comme celles qui consistent à vendre les filles. Ils ne se rendent pas compte à quel point c'est horrible ! J'étais choquée... Je n'arrivais pas à le croire. J'allais devoir abandonner tous mes rêves, mon école, tout... Mes amies. Je n'arrivais pas à le croire quand m'est venue cette solution : j'étais dans le pétrin, j'analysais la difficulté de ma situation et à ce moment-là j'écoutais un morceau de rap. J'avais déjà écouté du rap avant mais sans vraiment y prêter attention. C'est là que j'ai réalisé que je pouvais utiliser le rap pour changer la société et j'ai trouvé que c'était le meilleur moyen pour partager un message important.



Aviez-vous déjà une idée de la façon dont vous pourriez parvenir à réaliser ce projet ?

C'est plus tard que j'ai trouvé du soutien auprès de mes amis, de l'ONG et de la réalisatrice. Ils m'ont aidé, ont donné de l'argent à ma mère et elle est rentrée en Iran. C'est ensuite que j'ai décidé d'écrire la chanson «Brides for sale» qui concentre toutes les émotions que je ressentais alors. Cela parlait des mariages d'enfants et de ce que c'est que d'être une enfant mariée. Beaucoup de mes amies ont été confrontées au mariage forcé et elles avaient des ecchymoses sur le visage. L'une de mes amies a un enfant désormais. Elle est plus jeune que moi ! J'ai fait le clip vidéo de «Brides for sale» pour montrer le quotidien de mes amies.

Pouvez-vous nous parler de votre relation avec votre famille ?

Aujourd'hui, ma relation avec ma famille s'est améliorée. Ils ne croyaient pas en moi. Quand je leur parlais de mes rêves, ils me répondaient «OK, continue de rêver !». Et maintenant ils réalisent que la musique peut changer beaucoup de choses.

Qu'est-ce que ce film a changé dans votre vie ?

Je suis très heureuse d'avoir fait ce documentaire. Pas seulement parce que j'en ai échappé, mais aussi parce que cela m'a permis de prouver qu'on peut refuser le mariage d'enfant et que si on a confiance en soi, on peut être fort et y arriver. Je voudrais que le monde entier voie ce film pour montrer aux familles que les filles ont du pouvoir, qu'elles peuvent construire leur avenir et aussi soutenir leurs parents. J'ai une vie meilleure désormais, mais je reste attristée, car je garde en mémoire des images de mes amies, de ma sœur et d'autres filles qui portent des ecchymoses sur leurs visages. Ce film montre le passage le plus triste de ma vie. Mon but est d'en finir avec le mariage forcé des enfants dans mon pays et ailleurs dans le monde, de travailler avec les organisations et d'autres personnes qui se battent pour cette cause.



Mariées à vendre

De Sonita Alizadeh

Je dois murmurer pour qu'on ne sache pas
Que je parle de la vente des filles,
Car d'élever la voix est contre la charia.
Dans ma ville, les femmes sont muselées.
Moi je crie au lieu de la fermer.
Je crie au nom des blessures profondes de mon corps
Je crie pour un corps épuisé d'être en cage
Un corps qui s'est brisé sous le prix à payer.

Je n'ai que quinze ans à Herat.
Les hommes pourtant demandent à m'acheter
Cette tradition, je ne la comprends pas.
Des filles qui sont vendues, qui n'ont pas le choix.
Père se lamente : « La vie est si chère »,
Et qu'il doit me vendre au prix le plus cher!
Si vous m'aviez dit que vous compteriez.
Toutes mes bouchées, chacun de mes habits,
Je n'aurai pas mangé,
Ni rien avalé, pour ne pas vous coûter.
Comme toutes les autres filles, on m'a mise en cage,



J'attends qu'on m'achète, un mouton d'élevage.
Ils disent qu'il est temps que je sois vendue, mais je vois et j'entends,
Je veux être reconnue ! Un mouton ne s'est-il jamais lamenté ?
Qui a déjà vu un mouton pleurer ?
Chers parents, je ne veux pas vous quitter.
Vous vendre, non, jamais je ne pourrais.
Mais vous... Comment dire ?
Vous me mettez au monde, et c'est à moi de payer ?
Fatiguée de me taire, je veux crier !
Enlevez vos mains de moi, vous m'étouffez !
Ca fait longtemps qu'on ne m'a pas parlé,
Je dois m'assurer d'être encore en vie.
Sans voix, je suis remplie de doute,
Même morte, je sens les coups de fouet.
Ici, les filles doivent se taire,
Comment vivre, comment faire ?
Devrais-je m'enfuir ou me suicider ?
Ce sont deux options complètement stupides.
Quelque torture que vous m'infligez, jamais soyez sûrs, je ne vous trahirai.
Si l'argent de ma vente vous arrange,
Alors je mentirai : « Tout va bien ! »
Pour vous plaire, je feins d'être sereine,
J'échange mon sourire contre votre peine.
Et pourtant le Coran ne dit pas que les femmes ont un prix d'achat.
Soyez heureux, laissez-moi en paix !

...



LA REALISATRICE

Rokhsareh Ghaem Maghami a étudié la réalisation et l'animation à l'Université de Téhéran. Ses recherches sur les films d'animation documentaires l'ont menée à la publication du livre «Animated Documentary, a New Way to Express». Elle a réalisé six documentaires et gagné plus de 20 prix.

Going up the stairs, documentaire, 2012, 52 min, Iran

Première à IDFA 2011

Sélection documentaire moyen métrage, IDFA 2011

Prix du meilleur documentaire d'une réalisatrice, Sheffield doc/fest 2012

Prix du Jury, EIDF 2012

Cyanosis, film documentaire d'animation, 2007, 32 min, Iran

Prix du meilleur film d'école - Diplôme d'honneur pour l'innovation (Grierson Award), Sheffield doc/fest 2008

PRIX

Prix du Prix du public & du Jury Jeunes IDFA 2015, Pays-Bas

Grand Prix du jury Documentaire Sundance Film Festival 2016, USA

Prix du public du Meilleur Documentaire Sundance Film Festival 2016, USA

Prix du Public DOCUMENTAMADRID 2016, Espagne

Prix du Public One World 2016 - République Tchèque

LISTE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

RÉALISATEUR	Rokhsareh Ghaem Maghami
AVEC	Sonita Alizadeh
MONTAGE	Rune Schweitzer
CAMERA	Behrouz Badrouj, Ali Mohammad Ghasemi, Mohammad Haddadi, Arastoo Givi, Torben Bernard, Parviz Arefi, Ala Mohseni
MUSIQUE	Moritz Denis
MUSIQUE ORIGINALE	Sonita Alizadeh, Sepandarmaz Elahi Shirazi
ARRANGEMENTS	Guillaume Wuhrmann
PRODUCTEUR DELEGUE	Gerd Haag
SUPERVISION ALLEMAGNE	Cornelia Kellers
SUPERVISION IRAN	Morteza Ebrahimi, Hosein Beshgard
SUPERVISION AFGHANISTAN	Ghodsieh Shahnematollahi, Sahra Karimi
SUPERVISION SUISSE	Catherine Muller
RESPONSABLE DES PROGRAMMES	
NDR/ ARTE	Claudia Cellarius
RADIO TELEVISION SUISSE	Irène Challand, Gaspard Lamunière
SRG SSR	Sven Wälti, Gregory Catella
PRODUCTION	TAG/TRAUM
CO- PRODUCTION	INTERMEZZO FILM, ROKHSAREH GHAEM MAGHAMI NDR, RTS Radio Télévision Suisse, SRG SSR, DR
EN COOPERATION AVEC	ARTE
AVEC LE SOUTIEN DE FILM UND MEDIENSTIFTUNG NRW, BKM, OFFICE FEDERAL DE LA CULTURE (OFC), CINEFORUM ET LOTERIE ROMANDE, CHICKEN	
DISTRIBUTEUR FRANCE	SEPTIEME FACTORY

